

L'inspecteur Chopra prend sa retraite

Le jour même où il prit sa retraite de la police, l'inspecteur Ashwin Chopra découvrit qu'il venait d'hériter d'un éléphant.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « Il t'envoie un éléphant ? »

Il posait la question, dans le miroir devant lequel il était en train d'ajuster son uniforme, à sa femme Archana, qui se tenait anxieusement sur le seuil. Dans sa famille et parmi ses amis, elle était généralement connue sous le nom de Poppy.

— Eh bien, regarde toi-même, lui dit-elle en lui tendant la lettre.

Mais Chopra n'avait pas le temps de la lire pour le moment. C'était son dernier jour au bureau, et le sous-inspecteur Rangwalla l'attendait en bas, dans la jeep. Il savait que les gars, au poste, lui avaient préparé une petite fête d'adieu et, pour ne pas gâcher leur plaisir, il avait feint toute la semaine d'ignorer leurs préparatifs.

Chopra fourra la lettre dans une poche de son pantalon kaki. Poppy, dont le visage à l'ovale en forme de cœur arborait une moue boudeuse, le suivit. Elle n'était pas contente. Son mari n'avait même pas remarqué qu'elle étrennait un nouveau sari en soie pour ce jour si particulier, qu'une fraîche guirlande de fleurs de lotus égayait son doux chignon, que le khôl soulignait délicatement ses yeux en amande, que son petit nez se plissait de déplaisir et que ses joues de pêche rosissaient de colère.

Mais les pensées de Chopra étaient déjà ailleurs ; elles faisaient route, elles aussi, vers le poste de police.

Ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'est que cette journée allait lui apporter une autre surprise – complètement inattendue. Une affaire de meurtre, la dernière de sa brillante et illustre carrière dans la police, un dossier qui allait faire trembler la vénérable Bombay sur ses fondations et sonner l'heure de la naissance de la plus singulière agence de détectives privés jamais inscrite au Registre du commerce de cette ville.

— Il va faire quarante degrés, aujourd'hui, annonça Rangwalla comme la jeep rebondissait sur la route pleine de nids-de-poule qui desservait la résidence d'Air Force Colony, où habitait Chopra.

Il n'en doutait pas. Déjà, sa chemise collait à son dos, et un filet de sueur coulait de la coiffe de sa casquette jusque dans sa narine.

C'était l'été le plus chaud que Bombay avait connu depuis vingt ans. Et pour la deuxième année consécutive, la mousson n'était pas au rendez-vous. Toute la route, jusqu'au poste de police, était bouchée. Les *rickshaws*

à moteur se faufilaient dans la foule et entre les nuages de poussière, menaçant les hommes et les animaux. Une lourde brume de pollution servait de couvercle à la marmite surchauffée qu'était devenue la ville ; elle chatouillait désagréablement l'odorat de Chopra lorsqu'il se penchait à la portière de la voiture pour regarder les panneaux géants qui avaient fleuri dans tout Bombay depuis le début des élections. Un peintre en short et gilet maculés se balançait dangereusement sur un échafaudage de bambou pour mettre la dernière main à la moustache d'un politicien bien connu.

Chopra se recula sur son siège alors que la jeep abordait un marché en plein air et que l'atmosphère se chargeait de senteurs d'épices et d'effluves de végétaux en train de pourrir. Au bord de la route, une file de marchands ambulants ajoutaient leurs miasmes à la puanteur ambiante, et des ouvriers du bâtiment à l'estomac bien accroché faisaient la queue pour un petit-déjeuner dont les portions bouillaient dans de gigantesques poêles à frire posées sur des réchauds à bouteilles de butane.

Un peu plus loin, un éléphant tirait une charge de rondins, son cornac perché derrière ses oreilles, un chapeau de paille enfoncé sur sa tête. Chopra le regarda au passage d'un air courroucé.

— Un éléphant ! murmura-t-il pour lui-même, se souvenant de son échange avec Poppy, un peu plus tôt. Ce doit être une erreur !

Il y avait un attroupement devant le poste de police. Tout d'abord, Chopra crut qu'il s'agissait de la surprise

que les gars lui avaient préparée. Puis il comprit que c'était un rassemblement d'humanité en sueur comme il en apparaît toujours quasi instantanément lors de toute altercation se produisant dans les rues poussiéreuses de Bombay. Une voix criarde s'élevait du groupe de badauds, massés là comme des bœufs autour d'un abreuvoir.

En son centre, Chopra avisa la silhouette replète du jeune agent Surat, vivement pris à partie par une petite femme boulotte en sari d'un brun passé.

— Mon fils est mort, hurlait-elle, et ils ne bougent pas le petit doigt ! Ils ne sont là que pour servir les riches !

Un chœur de vieilles femmes outrées, clones de celle qui s'exprimait ainsi, l'entourait en murmurant des encouragements vigoureux.

Chopra remarqua immédiatement que les yeux de la plaignante étaient rouges et gonflés, comme si elle venait de pleurer. Son chignon s'écroulait et ses cheveux gris se répandaient dans son cou mouillé de sueur. Le *bindi* rond maquillé sur son front avait coulé, ajoutant à l'impression de débâcle générale et de folie du personnage. Devant l'uniforme impeccable de Chopra et son air sévère, la vieille femme resta un instant médusée et cessa de pousser des cris.

Chopra n'ignorait pas qu'il émanait de toute sa personne un air d'autorité. Grand et large d'épaules, avec un beau visage et des cheveux d'un noir de jais qui ne grisonnaient encore que sur les tempes, la maturité lui allait bien. Sa peau brune ignorait les rides, et de sombres yeux songeurs ombragés par d'épais sourcils lui donnaient l'apparence d'un homme de poids et

de réflexion. Sous ces yeux figurait un nez dont son épouse disait qu'il avait du caractère, et Chopra était secrètement fier de sa moustache, qui se relevait en crocs, comme un salut militaire que l'on rendrait des deux mains.

— De quoi s'agit-il, madame ? demanda-t-il avec sévérité.

— Pourquoi vous ne lui demandez pas à lui ? répliqua la vieille femme en pointant un doigt accusateur sur Rangwalla, lequel eut instinctivement un mouvement de recul et se tourna vers Chopra.

— Vous voyez, ulula la plaignante pour l'édification de son cercle de suiveurs-supporters, il n'en a même pas encore parlé à l'*inspecteur-sahib* ! Si j'étais venue ici dans une belle Mercedes blanche, ils seraient tous agglutinés autour de moi comme des chiens pouilleux, mais pour une vieille femme et son pauvre fils, il n'y a pas de justice !

— Ça suffit ! aboya Chopra, et il eut la satisfaction de constater que tout le monde faisait silence, même la vociférante petite dame. Rangwalla, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Ce qui se passe ? Moi, je vais vous le dire ! reprit de plus belle la vieille femme. Il se passe que mon fils, mon précieux fils, a été tué et que son corps a été déposé à votre poste de police, qu'il y est depuis hier soir et que personne, pas le moindre agent, n'est venu chez moi pour prendre ma déposition. Toute la nuit, toute la nuit, j'ai attendu en pleurant mon fils bien-aimé !

— Rangwalla, vous confirmez ?

— Je confirme qu'on a bien un corps, chef.

— Où est-il ?

— Derrière, chef, dans la chambre froide.

— Madame, je vais vous demander d'attendre ici. Rangwalla, venez avec moi.

Le sous-inspecteur suivit son chef à l'arrière du poste de police, où l'on trouvait les locaux de sûreté et les remises. Dans les cellules, quelques ivrognes dormaient paisiblement. Un cambrioleur bien connu de Chopra le salua aimablement au passage.

Dans la remise réfrigérée, sur un tas de cageots de bananes, reposait le cadavre.

Chopra souleva le drap blanc qui le recouvrait et observa le visage gris et boursoufflé par un long séjour dans l'eau. Sans doute avait-il été un séduisant jeune homme.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

— C'est votre dernier jour, chef, et puis... il était mort, n'est-ce pas ? Noyade, ça ne fait guère de doutes...

— Le monde ne va pas s'arrêter de tourner parce que l'inspecteur Chopra prend sa retraite. Où l'a-t-on trouvé ?

— À Marol, là où débouche le pipeline. Il a dû tomber dans le canal de drainage. À l'odeur, on dirait bien, en tout cas...

Chopra fronça les sourcils.

— Il doit être pratiquement à sec, le canal : il n'a pas plu depuis des mois.

— Le garçon était peut-être saoul, chef. On a trouvé une bouteille de whisky près du corps.

— Qui l'a découvert ?

— Des gens du coin. Ils nous ont envoyé un gamin

pour nous prévenir. J'ai fait ramener le corps et puis j'ai envoyé Surat poser quelques questions, mais personne n'a rien vu.

Il est bien étrange, songea Chopra, que dans une ville de vingt millions d'habitants, où il est pratiquement impossible de profiter d'une seule minute d'intimité, on trouve toujours si peu de gens qui aient « vu quelque chose ».

— Pourquoi l'a-t-on amené ici ?

Ce n'était pas la procédure habituelle. Normalement, on transférait les cadavres découverts sur la voie publique à la morgue de l'hôpital le plus proche.

— On a bien appelé l'hôpital, mais ils ne pouvaient pas venir le prendre. Il semble qu'une bande de cinglés ait fait une barricade dans leur rue et caillassent ceux qui entrent ou qui sortent. On a pensé qu'il valait mieux aller le ramasser nous-mêmes et le ramener ici.

Chopra ne comprenait que trop. Les élections en cours échauffaient beaucoup les esprits. D'un bout à l'autre du pays, les « cinglés », comme disait Rangwalla, les petits, les obscurs, faisaient entendre leur voix. La période avait été très chaude pour les policiers de Bombay. Les Indiens, en règle générale, ne savent pas trop ce que veut dire « manifester pacifiquement ».

— On a un *panchnama* ?

— Oui.

Rédigé par un officier de police sur les lieux de la constatation et contresigné par deux témoins « de bonne moralité » qui attestaient qu'un corps avait été découvert, et la police, dûment prévenue, le *panchnama* était un document incontournable. Rangwalla avait fait

diligence. Dans pas mal de quartiers de Bombay, il était parfois plus difficile de dénicher deux « citoyens de bonne volonté » que de démasquer un assassin, Chopra l'avait souvent constaté.

— Comment l'a-t-on identifié ?

— Il avait son permis de conduire sur lui. Nous avons contacté sa famille. Sa mère est venue hier soir et elle a confirmé son identité. Elle a fait un vrai scandale ; j'ai dû la faire ramener chez elle.

Perdre un fils, songea Chopra, quoi de plus terrible ? Rien d'étonnant à ce que la pauvre femme ait l'air de ne plus avoir toute sa tête.

— Écoutez, chef, ne le prenez pas mal, mais... bientôt, ce sera le problème de l'inspecteur Suryavansh. Vous devriez le lui laisser...

Suryavansh était son successeur désigné. Chopra hésita, puis il comprit que Rangwalla avait raison. C'était, après tout, une question de protocole. Dans quelques heures, il ne serait plus un officier de police. Il n'y aurait plus d'inspecteur Chopra, mais seulement le vieux Ashwin Chopra, l'un des millions d'anonymes *aam junta* qui font que l'Inde est une grande nation.

Il se sentit soudain submergé par une profonde vague de mélancolie.

La journée passa bien plus vite qu'il ne l'aurait cru. Après que Rangwalla eut pris sa déposition, la vieille dame avait fini par accepter qu'on la ramène chez elle. Chopra s'était alors carré dans le vieux fauteuil en bois de son bureau pour expédier les diverses formalités de sa dernière journée dans la police.

Au-dessus de sa tête, le très bruyant ventilateur brassait l'air brûlant, tandis que l'horloge murale au logo du *Times of India* rythmait les dernières heures de sa carrière. Elle lui faisait l'effet d'une bombe à retardement.

À l'heure du déjeuner, il ouvrit et renifla la gamelle que Poppy lui avait préparée. C'était un de ses rituels quotidiens. Chopra était terriblement allergique au gingembre, en présence duquel il était toujours saisi d'éternuements incontrôlables, et il avait pour habitude d'examiner attentivement ses repas pour vérifier qu'ils n'en contenaient pas, même s'il savait que sa femme oubliait rarement cette aversion. Aujourd'hui, elle lui avait préparé un *aloo gobi* avec des *chapattis*, que la gamelle gardait bien au chaud. Mais il ne se sentait aucun appétit.

Il mit les petits récipients métalliques de côté juste au moment où Poppy l'appela pour lui rappeler de bien prendre ses cachets. Chopra sortit docilement le flacon de sa poche, en versa deux dans sa paume et les avala, les faisant passer avec un verre d'eau.

Ce petit rituel acheva de le déprimer.

À trois heures de l'après-midi, il eut la surprise de recevoir un coup de fil du commissaire de police adjoint Suresh Rao. Chopra lui rendait compte de son activité depuis des années, car le poste de Rahar était l'un des trois placés sous la responsabilité du CPA Rao, mais ils ne s'étaient jamais vus face à face. Rao avait commandé le poste voisin de Chakala, et Chopra le tenait pour un pompeux et tortueux imbécile, un petit chef borné, courtaud et rondouillard à ce qu'on disait, bien connu pour

sa veulerie devant ses supérieurs et son usage immodéré de la force publique. Les choses étant ce qu'elles étaient au sein de la police urbaine de Bombay, il avait été promu à l'échelon supérieur, tandis que Chopra avait été maintenu dans ses fonctions de chef de poste.

L'espace d'un instant, il se demanda si Rao l'appelait pour s'amuser un peu à ses dépens. Depuis l'annonce de la retraite prématurée de Chopra, le commissaire adjoint, qui le détestait, devait être sur un petit nuage. Mais l'inspecteur eut la surprise de l'entendre aborder sans préambule un tout autre sujet.

— Chopra, il a été porté à mon attention qu'un cadavre avait été découvert à Marol, la nuit dernière...

— Oui, c'est exact.

L'inspecteur n'avait jamais pu se résoudre à ponctuer ses phrases de « monsieur » quand il s'adressait au commissaire adjoint.

— Pouvez-vous me dire qui a pris la décision de ramener le corps à votre poste, plutôt que de le conduire à l'hôpital ?

Chopra n'hésita qu'un instant.

— C'est moi.

Il n'avait pas envie que le pauvre Rangwalla se retrouve sur la sellette. Il ajouta :

— Quel est le problème, exactement ?

— Mais ce n'est pas la procédure, voyons ! répliqua le CPA d'une voix geignarde. Assurez-vous que le corps soit transféré à l'hôpital dans les plus brefs délais. Et rappelez-vous, Chopra, que c'est votre dernière journée parmi nous. Vos responsabilités ont pris fin.

— Elles prennent fin tout à l'heure, à dix-huit heures précises, répliqua l'inspecteur.

— Toujours têtu comme un âne, s'emporta Rao. Eh bien, laissez-moi vous dire, Chopra, que votre insubordination permanente, c'est terminé !

Il reprit bruyamment son souffle.

— Transférez le corps à l'hôpital, tout de suite, c'est un ordre !

— Et l'autopsie ?

— Quelle autopsie ?

— La mort de ce jeune homme n'est peut-être pas accidentelle. Je dois autoriser une autopsie.

— Vous ne ferez rien de tel ! explosa Rao. Le dossier est clos. Ce garçon s'est noyé. Il n'est besoin d'aucune autopsie !

Que se passait-il ?

— Comment savez-vous qu'il s'est noyé ? demanda Chopra.

Au bout du fil, Rao parut décontenancé l'espace d'un quart de seconde, puis il enchaîna :

— C'est mon métier, de tout savoir ! C'est pour ça que je suis CPA, et pas vous. Et maintenant, écoutez-moi bien : il n'y aura pas d'autopsie. Ce jeune s'est noyé. Affaire classée.

— Je crois que je vais en décider seul, répliqua sèchement Chopra.

— Bon Dieu, mon bonhomme, qui croyez-vous que vous êtes ? explosa Rao. Je vous ferai rendre votre insigne !

Il s'arrêta brusquement, se rendant compte de l'absurdité de ce qu'il venait de dire et conclut :

— Envoyez-le à la morgue, et plus vite que ça !

Puis il raccrocha brutalement.

Chopra regarda fixement le mur un long moment avant de reposer le combiné sur sa base.

La fin de la journée arrivait. L'inspecteur Chopra commença à ranger ses affaires personnelles. Il avait emporté un carton de chez lui pour ce faire et y déposa soigneusement le contenu de ses tiroirs et casiers. Après toutes ces années, cela ne faisait pas grand-chose ; il n'était pas du genre qui décore son lieu de travail de tout un bric-à-brac personnel. Il n'y avait pas de photos de Poppy ou d'enfants, pas de portrait de ses parents disparus sous une guirlande de fleurs. Seulement un porte-stylo en or, cadeau de sa femme à l'occasion de l'un de ses anniversaires, les plaques honorifiques reçues pour récompense de ses dix, vingt, puis trente ans de service, sa lampe de bureau à bras articulé, sous laquelle il avait rédigé d'innombrables rapports, dans le silence des soirées passées au poste de police. Il y avait aussi le lézard empaillé, avec ses yeux de verre, que son vieil ami Ashok Kalyan lui avait offert en manière de plaisanterie, pour lui rappeler la fois où il était tombé dans un puits, dans leur village de Jarul, district d'Aurangabad, dans la province de Maharashtra. Ashok avait dû venir à son secours, et Chopra avait hurlé de terreur en sentant des dizaines de lézards, tout aussi effrayés que lui-même, lui passer sur le corps. (L'inspecteur haïssait toujours ces créatures, et un frisson de dégoût le prenait à chaque mousson, lorsque ces sales bêtes se glissaient dans les appartements de tout Bombay, se faufilaient

derrière les rideaux et dans les salles de bains, surgissant quand vous vous y attendiez le moins.)

Chopra était déçu de ne pas avoir reçu de coup de fil d'Ashok. Son ami était le député, à l'Assemblée législative provinciale, du secteur d'Andheri-Est à Bombay, où résidait l'inspecteur. Il le savait très occupé ces temps-ci, avec les élections, mais avait tout de même espéré un petit coup de fil. Outre qu'ils venaient tous deux du même village, ils avaient débuté ensemble dans la police, il y avait trente ans de cela.

Avant de la ranger dans le carton, Chopra s'arrêta un instant devant la photo encadrée de la remise de sa *Kirti Chakra*, une médaille d'honneur qui lui avait été décernée par le superintendant de la police. Cela remontait à neuf ans, déjà, lorsqu'il avait conduit un raid d'intervention dans la zone industrielle de MIDC-SEEPZ toute proche, où se cachait le fameux Narandra « Kala » Nayak. Le gangster avait fait l'objet d'une vaste chasse à l'homme dans tout Bombay, mais c'était finalement Chopra et sa brigade de simples flics de quartier qui avaient mis un terme à ses méfaits. L'inspecteur décrocha la photo du mur et la déposa parmi ses autres possessions. Tout cela était bien déprimant.

Il eut une curieuse impression en finissant de ranger ses affaires, une sensation qui partait de son estomac pour se propager, par paliers, dans toute sa personne.

— C'est juste une journée comme les autres, murmura-t-il pour lui-même, mais les mots sonnaient bizarrement à ses oreilles.

Il se préparait pourtant à cette occasion depuis exactement huit mois, depuis que le diagnostic du médecin

avait confirmé ses pires craintes. À présent que cela arrivait, il découvrait qu'il était mortel.

Même l'inspecteur Chopra, qui ne se départait jamais de son sang-froid, et restait en toute occasion parfaitement froid et rationnel, pouvait se laisser gagner par un brin de sentimentalisme, après tout.

Finalement, l'heure de partir sonna.

— Rangwalla, vous voulez bien m'appeler un rickshaw, s'il vous plaît ?

— Mais, chef, je vous ramène en jeep, répondit l'intéressé, tout surpris.

— Non, répondit fermement Chopra, ce ne serait pas bien. À partir de cet instant, je ne suis plus un officier de police. Je redeviens un simple citoyen et il n'est pas convenable que l'on me raccompagne chez moi avec une voiture de service. Et vous n'avez plus à m'appeler « chef », non plus.

— Oui, chef.

Chopra ne pouvait pas ne pas remarquer les diamants qui brillaient au coin des yeux de Rangwalla. Vingt ans à travailler ensemble, c'était long, pour n'importe qui. Si Chopra avait dû dire lequel de ses subordonnés il préférerait, il aurait certainement nommé Rangwalla.

C'était un homme mince, au visage ravagé par les traces d'une ancienne acné juvénile, à présent en partie cachées par une courte barbe noire. Ce musulman assez strict s'était révélé, au fil des années, un adjoint plus que précieux : indispensable. Son manque d'instruction « classique » était compensé par sa connaissance très profonde du Bhendi Bazaar, l'enclave musulmane des

quartiers sud de Bombay. Il était très rare qu'un policier entré dans la force comme simple agent se hisse jusqu'au grade de sous-inspecteur, mais Rangwalla possédait ce qu'Ashok Kalyan appelait le « sens de la rue », une qualité dont Chopra regrettait qu'elle se perde, dans l'Inde moderne.

Le rickshaw à moteur se présenta devant la porte, et l'agent Surat y déposa le carton qui contenait les possessions de Chopra. Le nouveau retraité tint à serrer la main de chacun des policiers du poste, et beaucoup d'entre eux ne purent cacher leur émotion. Tous avaient préparé personnellement un petit cadeau, qu'ils lui remettaient avec une affectueuse solennité. Surat, qui était tout jeune, en surpoids, très impressionnable et qui vénérât Chopra, lui offrit en sanglotant amèrement une statuette de Krishna jouant de la flûte.

Avant de monter dans le rickshaw, Chopra regarda une dernière fois le poste de police, son mur d'enceinte blanchi à la chaux, ses grilles aux fenêtres, le petit palmier dans son pot, au milieu de la cour en ciment. Le panneau craquelé par le soleil où s'étalait le nom du lieu... Vingt ans ! Vingt ans dans le même poste !

Chopra se dit qu'il connaissait certainement mieux les recoins de cet endroit que ceux de son propre domicile. Cette idée lui fit monter une boule dans la gorge.